

# Un peu avant

Christophe Blanquie

C'est une histoire de grands... Tout est dit, que ça ne te regarde pas, que tu ne peux pas comprendre. Et surtout, que tu es petit, petit, trop petit pour que ton avis compte – on verra quand tu seras grand. Seulement, jamais on ne voit rien, ou presque, car ce n'est qu'un mensonge cruel. En vérité, on ne grandit pas, enfin, pas assez, on vieillit, c'est tout. On dort moins bien, à ce qu'on dit, mais quand on rêve, on a des rêves de gamin. Les envies, les craintes, ça reste et ça garde une force intacte : tu es trempé de sueur, baigné de douceur ; des voix mauvaises te repoussent, puis des bras t'étreignent doucement et cette chaleur-là te comble au petit jour. On demeure des gamins, la mémoire en plus. Heureusement, les souvenirs changent. Ils font la ronde, gamin, comme dans la cour de ton école ; ils passent, s'effacent, reviennent à tout hasard. Tu t'en fiches puisque tu t'en fais d'autres, mais qui tournent plus rapidement et s'effacent plus tôt. Il paraît que ça tient aux neurones, qui ne copulent plus : pas de petits neurones, pas de place pour les nouveaux souvenirs. Le jeu du tailleur. Tous assis en rond. Ça commence. Tu te moques des autres, de leurs moqueries.

Tu t'occupes, puisque tu es libre. Tu vaques, tes pensées sont bien gardées. Ta besogne t'absorbe, dérisoire, décisive. C'est elle qui dit non. Elle tient à distance. Tu accomplis les gestes qu'elle requiert.

Cela fait peur, parfois, tant il est aisé d'omettre le reste. Je vaque, j'y prends plaisir. Pire, je suis heureux. Hors temps. En rémission. J'y crois, bien que ça n'ait plus d'importance. Le bonheur n'a pas d'importance. Peut-être parce qu'il efface tout le reste. Tu es dedans. Seul compte le moment, il n'y a que ça, le moment, qui te donne la présence. Intense le moment, et unique. Tu le reconnais immédiatement, parce qu'il est parfait. Le bonheur, quand tu le cherches, tu crois qu'il est puissant à t'enivrer. C'est idiot : ça distrairait, ça le dissiperait. Trop fort, il te blesserait, tu le perdrais et, crois-moi, il file assez vite tout seul. Ne le nomme pas. Inutile d'appeler le bonheur. Il vient, il va. Tu ne t'en aperçois pas. Pas le temps : trop à faire. Tout à ressentir. Tu verras gamin... Vois comme je suis bête. Le bonheur est de tous les âges, du tien autant que du mien – enfin, de celui que j'avais jusqu'à ce matin.

Pourquoi un faux mouvement a-t-il suscité cette raideur ? Tout le buste dans un corselet, et la gêne aux entournures, côtes écrasées, cœur oppressé. Le temps resserre aussitôt son emprise. Il ne t'use plus, il lui suffit de vérifier ton usure. Ça passe, je m'habitue, l'occupation redevient plaisante, mais la prescience de la gêne demeure. Être grand et souffrir du mal qui vient !

Le matin avance, les corvées reculent. Je repousse tout et tout le monde, mais pas tout le temps. Je me méfie. On ne sait jamais comment on sera. Pathétique, je ne veux pas. La boulangère sourit, amie ; l'infirmière est douce pendant les examens, tendre

et timide – la timidité me rassure. Des paroles qu'on achète avec le pain ou l'ordonnance ! De la société, une compagnie sur laquelle on compte, pour qui on compte, je n'y compte pas trop. Que donnerais-je pour ça ? Rien de rien, rien qui vaille, parce que ça ne vaudrait rien si j'en payais le prix. Mais qu'est-ce que je ne donnerais pas !

Maintenant surtout, je pourrais donner sans compter. Tout et le reste. Plus encore : ce qui ne m'appartient plus tout à fait.

La nuit, les grands se réveillent à pas d'heure (ils ne regardent pas le réveil) et attendent. Ils ne lisent pas, ils écoutent plutôt de la musique. Je reste étendu sur le dos, les yeux ouverts à cause de la lumière de l'écran. Une playlist se déroule, dont je n'ai choisi que le premier morceau, cantate, chanson, voix toujours, qui commence à m'entretenir. Oubliant la luminescence au bord de la couche, je laisse des lumières naître sous mes paupières. À ces moments, gamin, on tutoie l'harmonie, la nuit se fait gracieuse, le temps infini dénoue la solitude. Je peux suivre les goûts d'inconnus, j'accepte sans amertume la violence d'une batterie monotone, le grésillement de la pluie dehors, ailleurs, et la goulante rauque ou le violoncelle têtue. Tout m'est bon, tout me parle, me découvre une curiosité insoupçonnée. Les lumières sous mes paupières s'éteignent, la musique s'endort. Rêve sans contrepoint, repos nu d'images. Trêve miséricordieuse, le jour me reprendra demain.

Au matin, les grands sont soulagés. Le jour remet chaque chose à sa place, tandis que l'esprit reprend tant qu'il peut le contrôle du corps. Les maux qui reviennent sont véritables, hors de disproportion. Ça tire un peu, forcément, on est engourdi, mais l'on balance les draps comme un qui s'est reposé. Le matin est

terrible à cause du moment juste après ; rien que se lever peine, la guigne guette, l'ennui ennoie. La maussaderie voile le jour. Tu te raidis un peu plus, gamin, tu t'appliques, tu fredonnes, parce que les nouvelles ne sont pas pour toi et que les chansons à la radio ne valent pas les musiques de la nuit. Il faut bien, pourtant, tuer le silence qui renaît toujours. Tête-à-tête avec un bol. Tu te dis que tu as soif, que le café est fort, que tu as faim, que le pain croustille, que tu es seul, que le café est chaud.

Faudrait ralentir la ronde des anciens. Tout va si prestement. Tiens aujourd'hui par exemple.

Ce matin, je me regarde dans le miroir avant de me raser. J'étais pareil qu'hier. Rien à signaler : tout allait normalement. Puis je vais à mon rendez-vous. Comme d'habitude, sauf que je ne suis pas passé par la case attente. Direct dans le cabinet. J'en suis ressorti sans répondre. De toute façon, j'avais rien à dire. Et quand je me suis retrouvé dans la rue, c'était arrivé. J'ai croisé une femme, une belle qui ne m'a pas vu. Ni le couple ensuite. Quant au garçon, derrière, j'ai dû me pousser. Il aurait bousculé un vieux ! Eh oui, gamin, tu sais que tu es vieux lorsqu'on ne te voit plus. Tu ne gênes pas, on passe à côté de toi, et ça te fatigue, ça t'use. Sauf que toi, gamin, tu ballades encore tes rêves du petit matin.

J'ai pas grandi, je me suis tassé, noué. Je sens les peines, c'est pire qu'un chagrin.

On marche pourtant. On a besoin de croiser plus de gens, de se faire voir, enfin, de se voir dans leurs yeux. On n'y arrive pas.

Je rentre dans un square. Une plate-bande poussée contre un mur, une allée serrée par une grille et, dans l'angle, trois bancs autour d'un bac à sable. Pas d'enfant, pas de parents. Une femme

sur un banc, qui tricote un pull blanc. Mon ombre sur son tricot quand je m'installe en face. Son regard lorsqu'elle lève la tête : au moins elle me voit, celle-là. Me rend poliment mon bonjour et mon sourire gentiment. Avec elle pas loin, je pourrai réfléchir. Je suis décidé, remarque, c'est pour ma satisfaction, plutôt, et pour ne pas hésiter si jamais j'y retourne. La dame pour qui j'ai existé en arrivant s'est remise à son ouvrage. Une maille à l'endroit, une à l'envers, un coup d'œil au type, courbé d'ailleurs – je me redresserais si j'étais moins fatigué. Moi, gamin, j'ignorais l'usure. J'étais neuf, immortel. Je croyais que je grandissais. Mes muscles jouaient complaisamment, j'imitais Popeye, parfois, en roulant les biscotos. Je courais aussi et plus tard je dansais. Jusqu'à pas d'heure : je grandissais. Je dois faire une drôle de tête, la dame en face me regarde sans se cacher. Je n'apprécie pas son expression. Que croit-elle ? Je n'ai pas besoin de compassion. Je n'y suis pas prêt. Pas assez grand. Ça arrive à tout âge, je pense.

Ouche ! C'est venu sans prévenir. On grimace, on ne peut pas plus. Crier serait trop, pleurer, pas encore – ne crois pas que les grands ne pleurent pas, il n'y a guère que les gens heureux pour ne pas chouiner, sauf aux mariages. Elle me regarde du coin de l'œil, mais elle garde sa sollicitude pour elle.

Ça passe : plus que le souvenir, rien que la menace qui lancine, mauvaise autant que la douleur, à cause de la fatigue.

Si je fermais les yeux un moment ? À recommencer les rêves, des qui ne s'effaceront pas, ne s'estomperont pas, ne s'affadiront pas. Des rêves clinquants, avec des soleils d'or brûlant, des neiges à la pureté immaculée. Des femmes à la gorge ronde et la taille fine. Des lèvres ourlées, des mots souriants. Longues jambes, peau veloutée... Offertes en vrai et en détails, regard

confiant, main baguée, petite l'oreille, et gracieuse, la nuque. Tellement vives, mes imaginations ! Si tendres, les souvenirs que je caresse, paupières baissées, en refusant le mal qui me bouffe de si bon cœur. J'en souris doucement. La femme me répond. Un vrai sourire, avenant, plaisant, tellement que je traverse l'allée pour m'asseoir à côté d'elle. Je n'ai plus d'appréhension. Elle me dévisage, curieuse, enjouée. Confiante, enfin je crois. En tout cas, elle attend quelque chose de moi. Pas des compliments, j'en suis sûr, ni de la séduction – elle m'a vu ! Mais un geste. Oser n'est pas le problème, puisque j'ai déjà pris toutes les claques. La difficulté est de donner avec tendresse, avec respect, comme si je la caressais depuis des lustres. Gamin, c'est à ces mots archaïques que les grands se reconnaissent : ils ne suivent plus la langue. On parle moins, puisque l'on sait. Je sais la solitude qui, curieusement, ne va jamais sans sa jumelle, la peur. Je sais la crainte de n'arriver pas à émouvoir par un geste qui comble. Je sais le désir de la toucher. Je sais qu'elle guette ce contact. Je ne sais que le besoin pressant de lui complaire – ça, gamin, ce n'est pas archaïque, c'est exact : complaire, plaire au risque de s'abaisser. Car le besoin de lui complaire m'étreignait tandis que j'étreignais sa main. Ô la merveille d'une vie entre tes doigts ! Tu ne sais pas, gamin ? Eh bien, tu sens une chaleur communicative. Tu devines le pouls, juste sous tes doigts. Tout ton esprit au bout de tes doigts, et de l'envie dans les yeux. Sens-tu le pouls qui s'accélère ? Le sien, le tien ? Bon dieu, tu ne sens pas les décharges d'émotion partagée ? Gamin, s'il te plaît, ne me lâche pas maintenant, quand elle s'abandonne. Sans filet, la femme, sans filtre le contact. Toucher, si délicat, et tendre si merveilleusement tendre, la réaction.

En voilà des histoires de grands, qui n'espèrent plus grandir, qui n'espèrent plus. Mais ils rêvent, gamin. Ils rêvent en grand. Ils traversent leurs songes d'un pas d'hommes faits.

Faits comme des rats. Des rats affolés qui en oublient de fuir. Veux-tu que j'essaie de te dire les vagues de terreur qui te submergent ? Elles te coupent le souffle, t'aveuglent, te tourbillonnent dans l'oreille ! Elles te ploient, te plient, te lient : cassé et prisonnier, brisé, tu n'es que miettes et douleurs. La peur vrille, la peur brille dans tes yeux. Tu ne sais qu'elle, parce qu'elle s'incruste, prend ses marques en toi – tu les portes. Aucun vouloir, pas d'espoir, mais son pouvoir, sa nuisance. Elle brouille l'univers, te brouille avec le monde. Elle brouillonne ta vie.

Peur de quoi ? Ne te le demande plus : de la peine, de la perte. Peur de la trahison, de l'idée qui manque, du geste raté. En somme, on a peur de n'être plus grand. On a peur de tout parce que demain sera plus petit. Le pire, on a peur de tout le monde : pourvu que je ne gêne pas, pourvu que je ne la déçoive pas. Maintenant que je ne peux plus tricher, les peurs d'avant reviennent et tous les obstacles que j'avais contournés s'entassent en une haie vertigineuse ; inutile de regarder en haut, on n'y voit personne. On est dans l'ombre, cette humidité malodorante abandonnée du soleil. Cette vie de taupe me terrifie. J'ai connu le soleil, bordel. J'ai été aimé, je pourrais l'être encore.

Je ferme les yeux et je revois une femme croiser mon regard. Elle me cherchait, nous avions rendez-vous dans un passage couvert. Elle m'a vu. Te rends-tu compte ? Son visage s'est illuminé. Et ce bonheur a couru vers moi, bras écartés, sa voix résonnait dans le passage, j'étais gêné, fier plus encore et

j'ouvrais les bras en riant, et elle me sautait au cou, et je tournais, tournais, riant sous les petits baisers à la tempe, sur les joues, les paupières, le bout du nez, le coin des lèvres, le rond du menton, sous l'oreille aussi, comme un secret à la face du monde, et je la serrais très fort, et elle riait, et je soufflais, et nos souffles se mêlaient, s'apaisaient, et nos langues... Pardon, gamin, elle était si belle. Nous sommes restés dans cette étreinte le temps que ça cesse de danser et, quand nous avons retrouvé notre respiration, nous sommes partis main dans la main, n'importe où, pour brûler le trop de vie. En marchant, je lui baisais parfois la main. Nous parlions, chantions. Le bonheur dansait dans le vent. Si vif, le bonheur, si lestes les amants, car nous devons marquer des haltes pour nous prendre dans les bras, le bonheur entre nous, en nous. L'accolade au bonheur ! Tant et si bien que l'étreindre n'a plus suffi. Je voulais sa bouche à elle sous mes lèvres et sa peau sous mes mains. Son souffle à elle et ses mains sur ma peau. La nuit tombait, il n'y en avait dans la ville illuminée que pour nous, qui n'en avions que l'un pour l'autre. Nous avons souvent refait ce chemin, tantôt plaisantant, tantôt disputant ; nous nous sommes déchirés avant d'user ce moment. On a tous, je suppose, de ces souvenirs qui continuent de rendre belle la vie. On s'en fait fort aux retours de solitude ; on se dit que personne ne nous en privera, qu'ils sont nous. Sauf que le monde se rétrécit d'un coup, et que l'on n'est plus sûr de rien. Je ne dis pas qu'on a oublié, on n'y pense plus jamais à la balade chérie : un autre, dans une autre vie ? De toute façon, marcher à travers la nuit...

Elle avait un parfum qu'on achetait en parfumerie et qui pourtant n'appartenait qu'à elle, comme son prénom et sa manière de courir vers moi, de m'entraîner dans sa ronde. Je lui

en ai offert en disant son nom, son nom qui s'est effacé comme s'envolent les parfums.

La main dans la mienne, je crois, il m'en reste le besoin. La chaleur ou le geste, la musique des mots qui allaient avec, des intonations rien que pour moi.

Le reste... Le monde n'est plus assez divers pour qu'il compte. On oublie le goût des baisers, alors que ton visage usé face au soleil, les yeux plissés, quelle aventure ! Les parfums ne te parviennent plus ; si tu les sens, tu ne les respires plus guère. C'est affaire de moins de goût : comme pour le café du matin, qui est bon parce qu'il est chaud ; tu étales la confiture en une coulée épaisse pour avoir la certitude du sucré. Du soleil vers toi, du chaud dans le bol, du moelleux sur la tartine, le bonheur qui remplace les satisfactions d'avant, avec, mais pas tous les jours, des réminiscences de qui ne manque plus.

Un carillon gai, un autre en canon, le couvent qui répond à l'église, une chapelle qui s'en mêle, le temps sonne. C'est gai, vrai, excepté cette gaieté tintinnabulante. Le temps file, gamin. Le mien a passé.

La peur ? Évidemment, mais supportable. Le soulagement, le soulas, comme on disait avant. Saoul là, de mal pas enduré. Merde à la déchéance et mort au..., à ce que je...

Dater, signer. Se détourner. Le carillon me rappelle, je me souviens presque. Autres temps, rêves, si, rêves d'alors – il n'y en a pas d'autres.

Commence enfin le temps indéterminé. Durera, durera pas ? On s'en moque, ça vaut mieux, on s'en moque parce que ça ne compte plus (c'est le principe du temps indéterminé). Une rémission, la charcuterie en moins. Tu vois les cosmonautes

rebondir lourdement, libres et incertains ? Tu les vois, gamin, tu me vois en mon apesanteur. J'avancerai à leur manière maladroite dans un éther sans épaisseur. J'irai au bout de mon univers.

J'ai déjà laissé des villes derrière moi, et leurs habitantes qui, à l'époque, me voyaient. J'ai effacé leur visage et oublié leur parfum, je ne crois plus à la douceur, je ne crois plus à cette peine. Si je savais encore leur nom, je ne le prononcerais pas : je n'ai pas de regrets, j'ai peur.

## L'auteur

Je suis historien, c'est-à-dire que je lis pour écrire des livres sérieux comme la photo. J'ai servi des auteurs comme Saint-Simon, Retz et Bussy-Rabutin. Les autres formes d'écriture sont venues tardivement. Ça été des contes (*Contes de février*, Léa Paris 2017) et un roman historique (*L'Exil illuminé*, 2018), composés et repris parallèlement, puis un roman (*Pour une couchée de fougères*, 2018). Un peu avant m'a incité à me lancer dans un cycle de Nouvelles vieilles. Et cette présentation ne serait pas complète si je ne signalais pas qu'en janvier, j'ai demandé au libraire le nouveau roman d'André Bucher avant qu'il l'ait mis sur table !